

EL ABUELO



Un film de Leïla Ben Aribi
IRIDESCENCE

Résumé

De Barcelone à Argelès-Sur-Mer, de la vallée du Lot à Vitry-Sur-Seine en passant par Toulouse...

La réalisatrice Leïla Ben Aribi a mené l'enquête sur la vie de son grand-père Marti, Républicain espagnol évadé de la prison de Montjuic puis réfugié en France, résistant, et enfin ouvrier syndicaliste.

Ce jeu de piste, s'appuyant sur de nombreuses archives et entretiens, révélera le portrait d'un homme marqué au plus profond de lui par l'engagement politique.

En retraçant ce parcours hors-norme de Marti, Leïla s'interroge sur les répercussions familiales des actes de nos aïeux et sur notre place actuelle de citoyen face à leurs sacrifices.

Note d'intention

Comme c'est souvent le cas dans les familles, on me racontait, enfant, les histoires du temps de la guerre. Et comme cela a pu arriver dans certaines familles, l'aïeul s'était distingué par son courage, ses exploits, les risques pris. Il s'appelait Marti, Martin pour l'administration, ou « Titot » du temps de la guerre d'Espagne. Il est né en 1912 à Barcelone, en Catalogne. Il avait, chevillées au corps, la passion de la danse et ses convictions politiques. Lorsque la guerre civile éclata, il occupait le rang de caporal dans la Guardia Civil à Barcelone. Son engagement auprès des Républicains lui valut sa capture et sa condamnation à mort. Par on ne sait quel moyen, il réussit à s'évader de la prison de Montjuïc, sur les hauteurs de Barcelone, pour s'exiler en France. Un exil stoppé à Argeles-sur-Mer, où, comme lui, furent enfermés dans un camps d'internement des milliers d'espagnols sur le chemin de la Retirada – exode des Républicains.

Une fois sorti du camp, Marti fut accueilli par M. Pezet, le maire de Larroque-Toirac, un village de la vallée du Lot. On avait besoin de bras dans les champs. Il se lia avec Suzanne, la fille du maire qu'il épousera plus tard, car il était déjà marié en Espagne et père d'une petite Maria-Louisa. Mais la guerre entra avec fracas dans le quotidien paisible de cette vallée verdoyante. Avec un des fils du maire, Edmond, et quelques hommes du village, Marti s'engagea dans la résistance, effectuant des écoutes et des transports de matériel.

La France libérée, direction la banlieue parisienne. On embauche dans les usines. Marti, désormais ouvrier, devint une figure locale du syndicalisme et fonda un comité de soutien pour les prisonniers politiques espagnols. Il retourna plusieurs fois en Catalogne, toujours du temps de Franco, risquant sa vie lors d'opérations clandestines. Marti est mort en 1993. Il avait trois enfants, dont ma mère.

De cette vie d'aventures, l'épisode de la mystérieuse évasion de la prison de Montjuïc m'a toujours fasciné. Mon grand-père m'apparaissait alors comme un super-héros. Comment a-t-il réussi à s'échapper ? Étrangement, je semblais être la seule personne de cette famille à vouloir la réponse. Je me souviens que petite il voulait tout le temps me parler, mais j'avais peur de lui. Il était grand, son respirateur m'impressionnait, et il parlait une langue que je ne comprenais pas alors. À mes 9 ans, sa disparition m'a plongé dans une grande tristesse. La culpabilité de n'avoir pas écouté ce qu'il avait à me dire m'assaillit. Dès lors, j'écoutais les « vieilles personnes » (et tout particulièrement le frère de ma grand-mère « Tonton Monmond ») qui voulaient me raconter les histoires du temps de la guerre. Cela me passionnait.

Adolescente, je n'ai jamais compris pourquoi la guerre d'Espagne n'était qu'à peine évoquée dans nos manuels d'Histoire. Quelques mentions, tout au plus, au détour d'une phrase. Plus tard, j'ai appris qu'en Espagne le sujet touchait presque au tabou. Bien qu'elle fût un élément constitutif de ma famille, cette guerre demeurait chez nous un élément presque anecdotique, à l'instar de mon manuel de terminale. Ces lacunes n'ont fait qu'aiguiser ma curiosité.

Il y a 13 ans il m'était devenu essentiel de reconstituer cette histoire. j'ai alors commencé à mener l'enquête. C'était une course contre le temps pour recueillir les paroles d'anciens camarades de lutte. La mort était en train de nous les enlever l'un après l'autre. En Espagne comme en France, j'ai retrouvé d'anciens lieux fréquentés par Marti. Dès que l'occasion se présentait, je menais des entretiens filmés de ma famille et des amis de mon grand-père. Je me suis installée à Toulouse afin d'être proche du Lot et des archives locales. L'enquête déboucha malgré tout sur plusieurs impasses. Malgré mes recoupements, des zones d'ombres subsistaient et des anecdotes se contredisaient.

Tandis que je tentais de compléter ce puzzle, un motif apparaissait en surimpression. Un motif peut-être bien plus important et passionnant que des éléments biographiques manquants : l'engagement de Marti. Son exigence envers ses convictions politiques et morales n'a pas seulement conditionné son destin, elle a eu de profondes répercussions sur ses proches et ses descendants – enfants et petits-enfants.

Si mon oncle est devenu avocat pénaliste, c'est qu'on lui a transmis le goût des causes à défendre. Si ma mère a épousé mon père, un algéro-tunisien qui a connu, enfant, la guerre d'Algérie, c'est parce qu'elle était déjà sensibilisée aux destins abîmés par la guerre. Et si, ces dernières années, j'ai réalisé un long métrage sur le mouvement Nuit Debout ainsi qu'un court métrage sur des journalistes en action, c'est parce que je m'intéresse de très près aux parcours de femmes et d'hommes animés par leurs engagements, qu'ils soient politiques ou professionnels.

La première fille de Marti, Maria-Louisa, a souffert d'être coupée de son père. Les seuls liens qu'elle a eu avec lui, jusqu'à ses douze ans, ont été uniquement à travers des lettres. Monsieur Maitre, un copain de lutte de mon grand-père, de 30 ans son cadet, avoue avoir fait passer ses combats avant sa propre famille. Ce choix, selon lui, explique pourquoi ses enfants et petits-enfants se tiennent à l'écart de tout militantisme.

Il y aussi la question des femmes. Ma grand-mère était engagée comme on laissait une femme l'être à l'époque. C'est-à-dire dans l'ombre. Sous l'Occupation, elle passait des billets d'un village à l'autre. Après la guerre, elle rédigea des tracts pour les luttes syndicales et s'occupa du volet administratif pour l'accueil des espagnols fuyant le franquisme. Madame Barreau, une grande amie du couple Marti et Suzanne, elle-même engagée auprès des ouvriers tout le long de sa vie, m'a aussi témoigné de la difficulté d'être une femme au milieu des hommes, et ce malgré les luttes communes.

La question, désormais consciente, que je cherche à élucider à travers la figure de mon grand-père Marti est la suivante : quelles conséquences nos engagements ont sur nos proches ? Ou encore, si je pose la problématique depuis ma position : quelles sont les répercussions des engagements politiques de mon aïeul ? Je formule cette question sciemment au temps présent, car les actes de mon grand-père creusent encore en moi des interrogations sur ma propre vie, sur mes engagements, sur ma position de citoyenne.

À présent je veux aller au bout de ces interrogations en menant d'autres entretiens en France et en Espagne avec les amis et proches encore en vie, ainsi que les descendants des personnes interrogées pendant cette décade. J'ai la chance de pouvoir encore compter sur la mémoire et la vivacité de deux amis proches de mon grand-père qui sont encore en vie : Mme Barreau (96 ans) et M. Maitre (86 ans). Ils sont toujours engagés et sont prêts à témoigner de nouveau, comme il y a 13 ans.

Mon film ne sera pas une hagiographie de mon grand-père, puisque ce dernier sera le point d'appui d'un questionnement sur les répercussions de l'engagement. Je n'ai pas pour premier but d'interroger l'Histoire – bien qu'inévitablement le film le fera – mais d'ouvrir à l'émotion, à la réflexion. Quoi qu'ont fait nos aïeux, quelles traces cela laisse-t-il en chacun de nous ?



que me mandes las cosas que...

RECORDED
NOV 21 1895

table

at



21 NOV 49



Note de réalisation

Sous ses airs de film de famille, cette réflexion sur l'engagement et ses conséquences s'articulera en deux parties. La première sera consacrée à la période allant de 1936 à 1945. Il s'agira de retracer le parcours de Marti, de la Catalogne à Larroque-Toirac dans le Lot. La seconde ira de l'après-guerre à nos jours.

L'INTRIGUE

Si la question de l'évasion de Marti de la prison de Montjuic revient régulièrement dans le récit tel un MacGuffin, sa résolution ne demeure pas essentielle. Si je ne trouve pas de réponse précise lors de mon enquête, j'ai déjà, grâce au récit d'autres prisonniers républicains espagnols de l'époque, une hypothèse d'explication. C'est durant le temps du montage que je déciderai quel point final j'apposerai à cette énigme.

Dans cette première partie, j'utiliserai des archives historiques afin de replacer le parcours de Marti dans son époque. Bien plus qu'une source, ces archives seront un matériau, un verre poli où notre présent vient se réfracter. À l'instar de No Pasáran, album souvenir d'Henri-François Imbert, elles sont une pelote dont l'extrémité du fil mène au temps présent. Aussi, les lettres de Républicains, les discours politiques ou les arrêtés préfectoraux que je ferai apparaître à l'écran, outre leur composante historique, permettront une relecture du temps présent, une mise en garde.

Dans la seconde partie, nous découvrirons les répercussions des choix de vie de Marti sur sa famille, et comment chaque membre doit composer avec cet héritage. Pour cela je recourrai à des séquences d'entretiens en cinéma direct. Plutôt que des échanges statiques (face caméra) risquant une probable artificialité des séquences, je veux privilégier des moments d'action où les personnages sont dans des lieux ou des situations provoquant l'étincelle du souvenir. S'agissant des membres de ma famille, le décor sera la maison familiale du village de Larroque-Toirac, celle-là même où Marti habitait autrefois. Une lettre, un objet, ou une boîte de photos jaunies par le temps permettront de réactiver la mémoire, de remonter l'histoire. S'agissant de ma famille d'Espagne ou des vieux amis de lutte, le décor sera les lieux où ils aimaient se retrouver avec Marti : bar La Pubilla et ruelles de Gracia à Barcelone, appartement à Vitry-sur-Seine, etc.

À L'IMAGE

Puisque le film se construit sur 3 générations, l'épaisseur du temps doit être palpable à l'écran. Aussi je compte jouer sur le traitement des différents supports de l'image animée : Super-8, archives vidéo des années 30 et 40, Dvcam, 4K... Les changements de grain souligneront les mouvements de va-et-vient dans l'histoire. La maison familiale de Larroque-Toirac, filmée à différentes époques, apparaîtra alors comme un décor immuable, comme un pivot d'où l'on peut panoter dans le temps. Cet endroit a abrité des personnages de mon récit qui sont encore là, mais ont vieillis et refont les mêmes gestes. Par exemple ma mère qui ferme la maison et se rend chez mon grand-oncle (tonton Monmond) dans le village. Aujourd'hui elle regarde cette maison en pierres, vide. Il y a 13 ans mon grand-oncle nous attendait pour le café et nous racontait des histoires de la guerre. Au montage ces deux séquences se répondront. J'aurai en tête les images du passé (cadrage, lieu de tournage, mouvement de caméra) lorsque je tournerai.

Par moment, le film sortira de la sphère intime et familiale pour se rendre dans les lieux exacts où ont été tournées certaines actualités des années 30 et 40 (camps d'internement à Argelès, lieux de combat à Barcelone...). Ces images avant/aujourd'hui feront ainsi sentir la permanence du temps ou, au contraire, la disparition des traces, comment l'espace évolue.

AU SON

Les correspondances de Marti seront incarnées en voix-off : les lettres avec des camarades connus dans le camp d'internement d'Argelès ; les lettres échangées avec sa fille restée en Catalogne après un passage dans les camps pour femmes et enfants. Je ne souhaite pas prendre des comédiens pour lire ces lettres, mais les faire lire par les membres de ma famille. Je pense à ma cousine espagnole Natalia, qui a essayé d'écrire un livre sur la vie de Marti et pour lui rendre hommage a appelé sa fille Martina. Martina, 12 ans, lira les lettres qu'envoyait Maria-Louisa à son même âge à Marti quand il était prisonnier. Elie (mon oncle) prêtera quant à lui sa voix à son propre père, en lisant des lettres adressées à sa fille pour la rassurer. Il y a aura également ma voix off de narratrice. Elle sera utilisée avec parcimonie, uniquement pour faire avancer le récit, comme on chuchote quelques indications à un invité pour qu'il se sente chez lui.

MUSIQUE

Le thème musical principal du documentaire sera un morceau entraînant de tango issu d'un des vinyles de mon grand-père. Il sera utilisé dans un premier temps tel quel, figurant la jeunesse barcelonaise de Marti. Ensuite ce morceau sera retravaillé au moyen d'un traitement électro-acoustique. Les crissements, ralentissements, accélérations, dissonances, frottements et flottements cristalliseront la mémoire qui s'efface progressivement et les souvenirs qui se recomposent. Cette nouvelle version esquintée du tango sera également un écho aux remous de la vie de Marti.

LES ARCHIVES

Je souhaite m'adosser sur l'Histoire afin de resituer le parcours de mon aïeul dans un espace collectif, et par la même occasion d'éviter la sacralisation de cette mémoire familiale. Aussi je veux me plonger dans les archives départementales et nationales (en France et en Espagne) pour retrouver des éléments (discours politiques, mesures, etc.) qui eurent une incidence décisive sur le destin d'hommes et de femmes comme Marti.

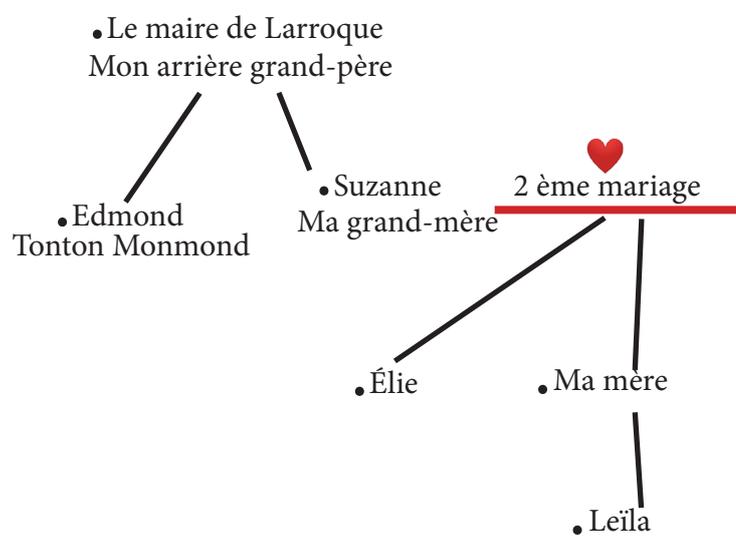
Derrière l'apparente neutralité et la froideur de l'archive historique (actualités cinématographiques, articles de presses, arrêtés préfectoraux, etc.) se cachent de puissantes conséquences sur la trajectoire des vies humaines. Par ailleurs le juste dosage de ces images d'archive permettra de recréer l'atmosphère mental de l'époque.

Le piège de l'image d'archive est son recours comme simple illustration, complément ou renfort du commentaire. Dans ce documentaire, l'archive ne doit pas avoir une fonction strictement utilitaire. Mobiliser des archives uniquement pour donner chair au passé me semble insuffisant. Je ne vise pas le documentaire pédagogique. Elle ne doit pas non plus être le moteur du récit, car celui-ci sera mû par la vie de mon grand-père.

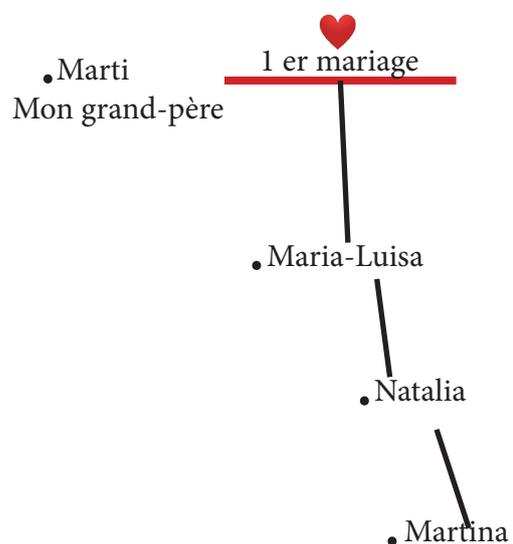
Je souhaite enfin utiliser l'image d'archive pour jouer sur les échelles : intime/publique, histoire personnelle/Histoire, local/national... En tant que cinéaste, je veux aussi faire apparaître à l'écran leur matérialité, que le spectateur puissent sentir ce qu'il a sous les yeux : un document officiel, un extrait d'actualité, une photo, À ce propos, le documentariste Edouard Mills-Affif a justement parlé de la nécessité de « remettre en scène » l'image d'archive. Je m'efforcerai donc de laisser parler et vivre ces images.

ARBRE GÉNÉALOGIQUE SIMPLIFIÉ

FRANCE



ESPAGNE



* seuls les membres de ma famille qui apparaîtront dans le film sont reportés sur cet arbre généalogique simplifié.

TRAITEMENT

Prologue

La maison de Larroque-Toirac est l'élément déclencheur du récit.

Je n'y étais pas retournée depuis la mort de ma grand-mère. Au grenier, une pile de vinyles et un vieux tourne-disque traînent dans un coin. Ils sont le reflet de l'esprit de lutte de Marti : *chants révolutionnaires interprétés par les Chœurs de l'Armée soviétique, Chants de la guerre d'Espagne, Francisco Montaner chante Pablo Neruda*, etc. Les visuels des pochettes de ces 33 et 45 tours offrent une matière cinégénique que je souhaite exploiter. Ainsi lorsqu'il s'agira d'évoquer le goût prononcé de Marti pour la danse, durant sa jeunesse, apparaîtront à l'image les pochettes de disque de tango et de sardane. Lors de l'épisode du camp d'Argelès-sur-Mer, j'utiliserai les vinyles de Leny Escudero et Paco Ibanez. Tous deux, alors enfants, se sont retrouvés dans le camp d'Argelès, avec leurs parents. Peut-être ont-ils croisé mon grand-père ? Et peut-être même discuté avec lui. Par une heureuse coïncidence, le quartier de Vitry-sur-Seine, où Marti déménagea après la guerre, apparaît sur un 45 tours édité, à l'époque, dans le but de vanter le bilan municipal.

Dans le salon la décoration n'a pas bougé depuis mon enfance. Par une coupe au montage, on se retrouve 10 ans auparavant, dans la même pièce, avec ma mère et ma grand-mère. Toujours dans le passé, je suis maintenant avec ma grand-mère, dans sa chambre, et elle me parle de sa rencontre avec mon grand-père. Sa mémoire commence à lui faire faux bond. Retour au présent, dans la même chambre. Ma grand-mère n'est plus, mais j'extrais des tiroirs un fouillis de documents. J'y trouve les fameuses lettres qui me permettent à présent de recommencer le film interrompu il y a quelques années. Maintenant j'ai la matière manquante.

Cette correspondance sera l'ossature de la première partie du film. Elle montre l'envers du parcours héroïque de mon aïeul, le prix à payer et les compromissions pour mener sa lutte. Les extraits de lettres nous font entrevoir la réalité et le quotidien des exilés espagnols en France, de 1939 à 1945.

Je comprends le calvaire de mon grand père par la description que font ses amis de la longue marche à travers les montagnes pyrénéennes puis de la rudesse des camps. Le bonheur à cette époque c'est de pouvoir s'acheter 1 litre de lait par jour, de la viande et des légumes puis le confort vient quand on a pu se procurer des lunettes à peu près à sa vue. Je lis aussi le dégoût de se sentir parfois épier « comme des voleurs » après tout ce qu'ils ont « apporté aux français » - leur force de travail.

A photograph of a piece of paper with handwritten text in Spanish. The text is written in dark ink and appears to be a fragment of a letter or a note. The handwriting is somewhat cursive and slightly faded. The visible text includes: "darnos cuenta, no, meemos, ou el una noche fria y humeda, pero narteciamos de 80 años, no, bien".

Mon cher ami

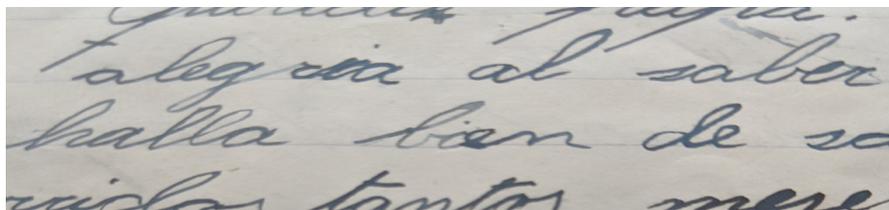
Enfin j'ai de tes nouvelles, je supposais que tu étais en France parce que proche de la Jonquera j'ai rencontré certains gardes qui m'ont dit que tu avais dû faire des détours

Une fois arrivés à la Jonquera, après 20 kilomètres de marche on nous dit de faire demi-tour, heureusement qu'un pharmacien eut pitié de moi et me donna un peu de nourriture, cela faisait 36h que je n'avais rien mangé, ce monsieur nous permit de dormir aussi.

Le lendemain j'étais à midi et quart à la frontière, et à peine assis sur un tas de pierre pour attendre mon ami, on se retrouva dans un camp de concentration et là-bas nous passâmes l'intempérie, une nuit froide et humide, le lendemain matin nous avions plus de 60 ans et nous paraissions 80 ans.....

... Quand je suis arrivé ici le 8 février je pensais que nous retournerions en Espagne dans les 4 mois suivant. Maintenant je ne peux m'empêcher d'être pessimiste à cause de mon âge, de façon d'être, des vagues nouvelles que je reçois de la maison...

Je suppose que la sœur de Marti, Maria, l'a retrouvé dans les camps et lui a proposé de venir s'installer dans le village lotois de Larroque-Toirrac pour y travailler dans les champs, mes recherches aux archives municipales des Pyrénées-orientales me le confirmeront peut-être.



Laroque Toirrac 1940

Mon cher Frère

Tout d'abord, je dois te dire que j'ai pleuré à lire ta lettre écrite en bon catalan. On ne savait pas quoi penser, que peut-être il t'était arrivé quelque chose.

Comment est-ce possible d'avoir passé tant de temps sans recevoir de tes nouvelles . J'ai fêté l'arrivée de ta lettre. Comme tu le sais maintenant je suis à la ferme, on a dû s'en aller de l'autre endroit. J'ai bien cru mourir de froid là-bas. Maintenant Joseph a pu commencer à travailler ici et moi je n'ai rien à faire dans ce village. Tu sais que tu pourrais peut-être venir mon bon Titot.

J'espère que tu me raconteras plus de choses.

As-tu pu avoir des nouvelles de ta fille ?

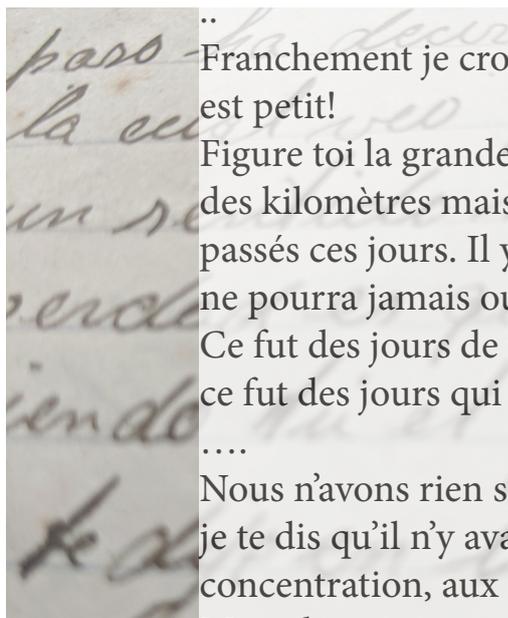
Je t'embrasse

Maria

Avant de se retrouver ouvrier agricole dans le Lot, mon grand-père a failli prendre un bateau pour le Mexique mais il n'y avait pas assez de place. Un ami, qui a réussi à embarquer lui écrit de Mexico. Comme toutes les lettres reçues, on comprend que les protagonistes de ces événements ne s'épanchent pas sur ce qu'ils ont vécu.

Cher Ami

Grande surprise ! Mais la joie infiniment grande que j'ai eu quand j'ai reçu ta lettre.



..
Franchement je crois qu'il n'y a pas de doute malgré tout, le monde est petit!

Figure toi la grande distance qui nous sépare et je ne parle pas que des kilomètres mais des années. Cela fait tant de temps que ce sont passés ces jours. Il y a des choses qui ne peuvent pas s'oublier et qu'on ne pourra jamais oublier. Ces jours sont enracinés dans mon esprit. Ce fut des jours de malheur, des jours d'une noirceur profonde. Mais ce fut des jours qui m'ont enseigné beaucoup de choses

....

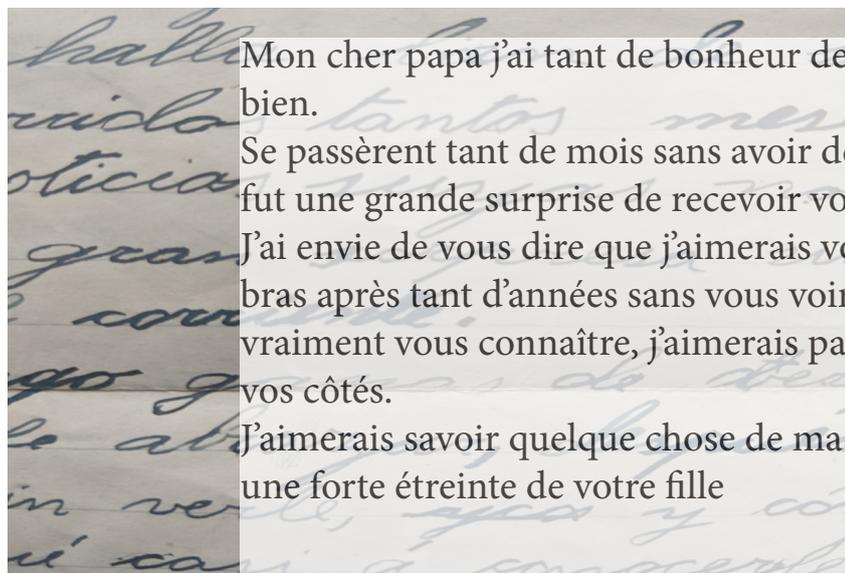
Nous n'avons rien su l'un de l'autre ces neuf ans mais tu me crois si je te dis qu'il n'y avait pas un jour où je ne pensais pas au camp de concentration, aux amis, aux compagnons de l'épuisement...

Mon cher ami raconte-moi plus de détails dans ta prochaine lettre
Pour l'heure reçois la salutation de celui qui a toujours été ton ami.

Pendant l'Occupation, Marti se fit très discret, seul des laissez-passer des FFI(les Forces Françaises de l'Intérieur) témoignent d'une activité à cette période. Tonton Monmond me racontera qu'ils effectuaient des écoutes depuis leur maison et faisaient passer les informations.

Une fois la guerre terminée, une des seules préoccupations de mon grand-père est de faire venir sa fille en France, car après un bref passage dans les camps d'Argelès elle retourna en Espagne avec sa mère. Elle fut un peu livrée à elle-même d'après ce qu'elle m'expliquera en entretien, (et d'après ce que je comprends de ses lettres). Ce n'est qu'après la guerre qu'il a réussi à obtenir le divorce et la garde exclusive de sa fille.

Grace aux lettres retrouvées auprès de ma famille de Barcelonne, je pourrais reconstituer la correspondance complète. Marti expliquant à sa fille son quotidien. Martina (petite fille de Maria-Luisa) liera les lettres de sa grand-mère. Natalia, la maman de Martina et ma cousine, me racontera la quête folle qu'elle a faite avant moi à travers l'Espagne, pour recueillir les témoignages de ceux qui ont aidé mon grand-père à s'évader de Montjuic.



Mon cher papa j'ai tant de bonheur de savoir que vous allez bien.

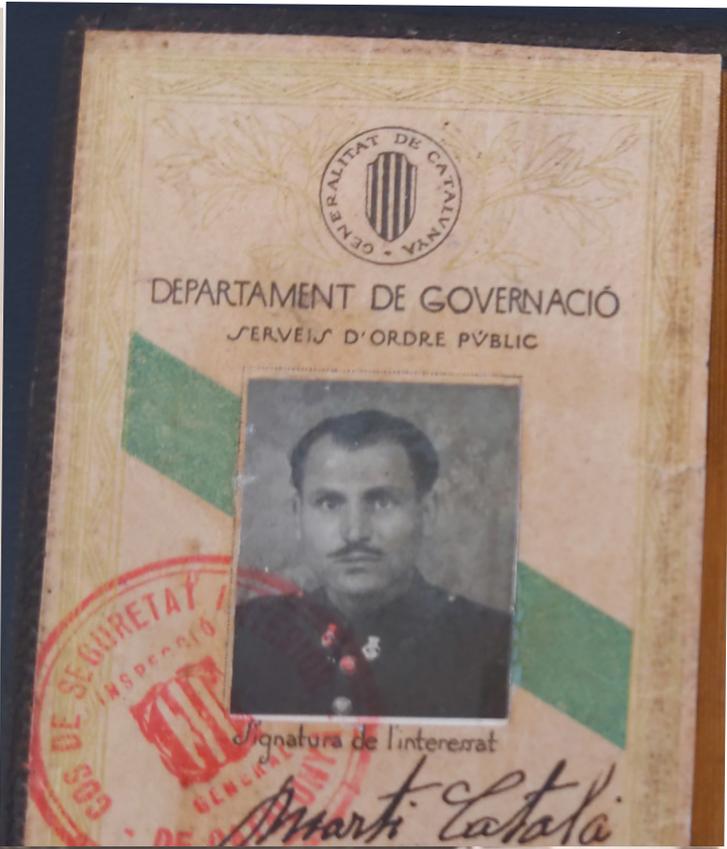
Se passèrent tant de mois sans avoir de vos nouvelles, que ce fut une grande surprise de recevoir vos cartes.

J'ai envie de vous dire que j'aimerais vous prendre dans mes bras après tant d'années sans vous voir. Comme je ne pu pas vraiment vous connaître, j'aimerais passer de bons moments à vos côtés.

J'aimerais savoir quelque chose de ma tante Maria. Recevez une forte étreinte de votre fille

Après la Libération de la France, la lutte continue sous une autre forme : Marti embrasse le syndicalisme ouvrier et mène des actions clandestines en Espagne contre le régime de Franco. Une des plus belles victoires syndicales de cette période fut immortalisée par le journal local.

Ses amis , André Maître et Roger Marseille me raconteront en entretien cette folle période pré-68.





Par les lettres puis les photos, le quotidien de Marti et ses proches se dessine. Je retrouve la photo de classe de ma grand-mère, qui tenait l'ardoise de l'école de Larroque, à la même période côté Espagne mon grand-père pose avec ses camarades de bataillon, il a à peine 17 ans. Je manipule le peu de photos que j'ai de mes grands-parents, il n'en existe qu'une où ils sont ensemble. Je cherche, je manipule, j'essaye à l'écran de créer une nouvelle matière avec celle que je trouve, je les rajeunis ou les vieillis en accolant grossièrement les photos d'identité que j'ai trouvés.

Pendant cette enquête je vais découvrir le rôle joué par ma grand-mère, mon arrière grand-père, mon grand-oncle, ma tante. La place des femmes sera peut-être une des plus fortes découvertes, à quel point leur rôle était important et comment l'Histoire ne s'en souvient que très peu. Ma cousine, qui a mené l'enquête avant moi côté Espagne me rappellera à quel point malgré la trajectoire surprenante de notre grand-père il était aussi très macho.

Marti redescendra petit à petit de son piédestal pour reprendre une juste place dans mon roman familial. D'autres figures de femmes et d'hommes prendront place à ses côtés dans la reconstitution de ce bout d'Histoire

En contrepoint de cette prise de conscience sur le parcours de mon grand-père, ce film sera aussi l'opportunité de s'intéresser à une facette méconnue de l'histoire politique française : la position de la France face à l'Espagne. Par exemple, je prévois d'intégrer des extraits du discours de Léon Blum à Luna Park (1936) annonçant la non intervention de son gouvernement en faveur des Républicains espagnols.



Séquences possibles

Séquence avec deux amis de Marti

Il y a des gens pour lesquels le temps transforme les visages, André Maitre et Roger Marseille ne sont pas de ceux-là, je les reconnais grâce aux photos trouvées dans un des tiroirs de mon grand-père. Même moustache pour M. Marseille, même allure filiforme pour M. Maitre. Ils ont évidemment quarante ans de plus que sur les photos mais leurs souvenirs restent intacts. M. Marseille parle beaucoup, M. Maître est plus dans la retenue.

M. Marseille et M. Maître regardent une photo de Marti que je leur tends.. Mon grand-père pose fièrement devant la maison qu'il a fait bâtir à Larroque-Toirac.

R.Marseille fixe la photo.

-À la fin il passait son temps à Larroque.

A.Maître me sourit.

-Je suis allé le voir à Larroque.

(R.Marseille)

Moi aussi, et je me rappelle que je me sentais penaud parce que j'allais en Espagne. J'y suis pas resté longtemps, je pouvais pas supporter de voir partout la tête de Franco.

(A.Maître)

Toi, tu risquais rien , Marti lui c'était pas la même chose.

(Moi)

Il vous a raconté quand il y allait du temps de Franco ?

(R.Marseille)

Il racontait pas mais on savait qu'il allait livrer des armes.

(A.Maître)

On parlait des affaires du syndicat, bien sûr on connaissait son passé mais on l'embêtait pas avec ça.

(Moi)

Vous a-t il parlé de son évasion de la prison de Montjuic ?

(M. Marseille)

Montjuic?

(Moi)

C'était une prison à Barcelone.

(M. Marseille)

Moi je sais juste qu'il avait été dans un cachot où il avait bien cru mourir mais j'ai pas les détails.

(Moi)

Il vous a pas expliqué comment il avait pu arriver en France?

(M.Marseille)

Il a traversé les Pyrénées et il a bien failli crever.

(M.Maître)

C'est pour ça qu'il avait un problème au poumon.

(M.Marseille)

Oui, les médecins lui avaient dit que son corps avait beaucoup subi et que maintenant il payait ses années dans le cachot.

(Moi)

Quel cachot ?

(M.Maître)

En Espagne je suppose.

(M.Marseille)

On parlait pas beaucoup de ces choses là.

M.Marseille pousse un grand soupir.

(M.Marseille)

C'est comme moi j'ai fait l'Algérie, je pouvais pas parler quand je suis revenu... comme un déni, un truc comme ça..

(Moi)

Vous ne vouliez pas témoigner ?

(M.Marseille)

Pas à l'époque, mais là c'est vrai que maintenant que je suis vieux j'aurais aimé en parler à des petits-enfants. Si j'en avais eu !

(M.Maître)

À l'époque du syndicat on avait pas le temps de s'épancher , on parlait des luttes en cours, votre grand-père par son expérience nous aidait beaucoup à préparer les réunions avec les patrons.

(M.Marseille)

Moi je me souviens qu'une fois, j'allais au syndicat justement, et y'a un gars par terre qui se jette dans mes bras, il me dit « Titot » et un autre truc en espagnol
Je me suis dit ha ça c'est pour Marti ! Il s'occupait de retaper des gars qui avaient pu s'échapper d'Espagne, y'en a même un qui est devenu avocat je crois, non ?

M.Marseille se tourne vers M. Maître.

(M.Maître)

Je ne sais pas ..

M.Maître me regarde de manière penaude.

(M.Maître)

-Il y en avait tellement.

Je termine l'entretien en leur donnant les copies des photos que j'ai pu trouver.

Séquence conversation avec mon oncle

Un homme grand, mince, le dos vouté rentre dans la voiture.

Il bougonne comme toujours « tu fais chier » puis il rigole « bon allez on va la faire ta séquence! ».

Mon oncle est un personnage burlesque, il peut être très sérieux puis commencer à gigo-ter comme un enfant pour faire rire son auditoire. Élie a été avocat pénaliste pour défendre celles et ceux qui n'avaient pas d'argent, un bon gars dirait-il. Il démarre la voiture tout en s'allumant une cigarette.

Mon oncle est la personne de la famille qui a la meilleure mémoire, il n'est pas trop bavard mais quand il commence à raconter on ne peut plus l'arrêter. Mémoire du métier oblige, il déclame son texte comme s'il devait convaincre un parterre de jurés. Dans la voiture il y a juste moi et ma caméra.

(ÉLIE)- Quand j'étais petit, on n'avait pas la télé, notre télé à nous c'était les histoires du pays.

On passait des heures à table à écouter les anciens parler.

(MOI)-Ils parlaient de la guerre ?

-Ils en parlaient mais comme on évoque un souvenir, quand on discute et qu' on passe d'une chose à l'autre.

- Tu n'a jamais demandé des choses sur cette période?

-Moi ce que je voulais, c'était sortir jouer au foot et puis ce sont des choses difficiles à partager avec ceux qui n'ont pas vécu les événements. Je me souviens avoir surpris une conversation de Tonton Momon avec d'anciens amis maquisards, ils rigolaient et répétaient à quel point c'était quelque chose le temps du maquis. Ils avaient l'air heureux, je ne voyais pas casser leur complicité en leur demandant des détails.

- Tes parents ne t'ont jamais rien raconté, vraiment?

- Mon père je ne le voyais jamais il était tout le temps avec son syndicat, toujours les mêmes à se battre, à y croire, ça me rendait triste. À quoi cela leur a servi, ce sont des belles personnes mais je leur en voulais de me prendre mon père.

- Et mémé ?

-Mémé, ma mère à chaque fois que je l'amenais à Larroque, je voulais passer par Calvignac, je pensais lui faire plaisir, car elle y a été enseignante de longues années.



Élie se met à pousser des petits cris

- Ta grand-mère se mettait à geindre à chaque fois que je m'approchais de la place.

Il me montre la place vide.

- En fait elle n'a jamais pu revenir ici, car en arrivant pour ouvrir l'école un matin, elle a trouvé trois hommes pendus ici-même. Pauvre maman, elle avait tout le temps peur à cette période, elle passait des mots pour la résistance car elle pouvait circuler d'un village à l'autre en vélo.

- Tonton Momon m'avait dit qu'ils effectuaient des écoutes depuis le grenier de la ferme.

- On l'a toujours ce poste de radio, c'est une pièce assez rare.

Élie regarde le ciel

- Je me souviens que mon père m'avait dit qu'il avait reçu un tir de messer shmidt, son pistolet a protégé son sexe. Tu vois c'est que des bribes d'histoires, rien de très construit.

- Et Montjuic et l'évasion tu ne sais pas ?

- Non je te dis, je discutais pas de ces choses-là avec mon père.

La voiture redémarre laissant derrière nous le petit village de Calvignac et sa place de village.

Séquence exemple d'extrait de voix off mélangé avec les archives

Au fur et à mesure que le film avance la voix off inclura mes souvenirs. La réaction de mon grand-oncle en 2002 m'a permis de réaliser à quel point il ne fallait pas négliger le danger que représente l'extrême droite.

La voix et l'image de David Pujadas envahit l'écran « *Dans quelques secondes il est 20h, voici notre estimation du résultat du premier tour de l'élection présidentielle. En tête Jacques Chirac 20 pourcents des voix, énorme surprise Jean Marie Le Pen semble être second avec 17 pourcents des voix, viennent ensuite,..* »

Le 22 avril 2002 j'avais 17 ans, nous avions comme beaucoup décidé de profiter du soleil du printemps à la campagne, à Larroque. Le matin mon père avait acheté la dépêche à l'épicerie du village d'à côté. C'était bon de profiter des vacances même si je passais le plus clair de mon temps à étudier pour le bac à venir, quelle pression ce diplôme. Tonton Monmond est rentré en furie, il ne venait jamais sans y être invité même si évidemment on était toujours ravis quand il venait, c'était lui qui s'était donné cette règle. Un homme de principe. Il a ouvert la porte du salon et dit « On a fait tout ça pour quoi, pourquoi ? » il a claqué la porte et il est parti.

Je ne sais plus ce qu'il s'est passé ensuite, je me souviens juste que mes copines de lycée pro-Chirac étaient ravies du résultat parce que « comme ça on est sûr de gagner » disaient-elles pour se justifier, une des copines pro-Jospin était en larmes et devait se résoudre à décrocher son poster au-dessus de son lit. Est-ce que les jeunes filles aujourd'hui affichent encore des posters d'hommes politiques dans leur chambre ?

Tonton Monmon, ne pleurait pas, il savait que maintenant les gens avaient oublié, lui qui passait son temps à raconter les histoires de la guerre, à quoi bon ? Avait-il souffert pour rien ?

Sans doute, sans nul doute, c'était ce qu'il pensait ce 22 avril 2002.

Il ne sera pas là en 2017 pour voir l'Histoire se répéter, s'aggraver.

Nous on est là les petits enfants nourris aux histoires du pays, on est là et on n'a plus 17 ans.



Épilogue

J'imagine pour la séquence finale : la lecture de la lettre que m'avait adressée ma grand-mère, sur des images d'André Maitre en manifestation.

Le vieil ami de mon grand-père m'a confié sa tristesse à ne pas avoir su transmettre son engagement aux siens. Quand il va manifester cela lui rappelle que rien n'est encore perdu.

Lundi matin

Bonjour ma chérie
ma grande petite-fille

Ces dernières semaines ont été plutôt chargées et je t'ai lâchement laissée tomber
Ta jolie lettre me tire par l'oreille autant qu'elle me fait plaisir. Ton attrait pour l'Espagne m'est bien sympathique et aussi ton intérêt pour cette guerre d'Espagne quasi oubliée par le monde entier malgré tout le mal qu'elle a fait en Espagne et ailleurs. Tu trouveras à Larroque des livres en espagnol là dessus et gare à toi si une fois éparpillés ces livres ne rentrent pas au bercail, tous ensemble, car certains n'ont pas été divulgués et représentent une documentation de valeur.

Ne sois pas trop sentimentale. N'oublie pas que tu es en quête de diplômes pour mener le combat de la vie qui est aussi une guerre de tous les jours. Si tu veux avoir le droit à t'exprimer de faire entendre tes convictions il faut être forte. Les guerres ne disparaîtront pas facilement car on les transforme en guerres saintes dans tous les camps.

Mon grand-père paternel a fait la guerre de 70 (en France contre les Allemands) et il a vu sa famille ruinée par la guerre de 14 source d'innombrables misères, et mon père a joué son rôle de maire résistant pendant la guerre de 40 (avec 2 fils prisonniers et le 3è tonton Monmond parti à son tour à l'armée de la résistance).

Mon mari a failli mourir à Argelès après avoir été combattant à Barcelone, emprisonné, condamné à mort, séparé de sa famille etc etc et a repris la lutte de résistance en France aussitôt que sa santé a été rétablie.

Ne te préoccupe pas trop
mais je reconnais que suivre les événements forme le jugement et il le faut pour bien voter quand le moment est venu

Horrible lettre ! Où j'ai l'air d'un philosophe qui croit en lui !

Ouvre les yeux, continue à regarder le ciel bleu, les belles choses d'Espagne... inutile de me répondre je n'oserais plus te dire mes inepties.

Bons baisers à la prochaine

mémé